

Les Allemands fascinés par l'Algérie
Récits de voyages des XVIIIème et XIXème siècles *

Par

Ernspeter Ruhe

Professeur à l'Université de Würzburg - R.F.A.

De nombreux contacts se sont établis entre l'Allemagne et l'Algérie depuis son indépendance, autant dans les secteurs politiques et économiques que culturels. Dans ce dernier domaine, des chercheurs et des étudiants algériens se consacrent dans leurs instituts d'allemand à la langue et à la littérature allemandes, et des spécialistes allemands de différentes facultés s'intéressent au pays central du Maghreb ; des arabisants et des romanistes font des recherches sur la riche littérature algérienne, qui n'a pas encore reçu chez nous l'écho qu'elle mérite.

Si l'on essaie de remonter avant 1962 et de s'informer sur les contacts existants alors entre les deux pays, on ne trouvera qu'un grand vide. Ceci est d'autant plus surprenant qu'au XIX^e siècle, les Allemands parcouraient le monde entier et qu'ils jouèrent un rôle important dans la découverte du dernier continent inconnu, la mystérieuse Afrique (Barth, Nachtigal, Rohlf, Schweinfurth). *Se peut-il qu'ils aient considéré l'Algérie comme faisant tellement partie de la France — ce qui correspondrait à la politique coloniale française — qu'ils ne s'intéressèrent pas à ce pays où les Français se réservaient absolument tout, jusqu'aux découvertes ?*

En réalité, les Allemands ne montraient pas un tel respect devant les activités coloniales de leurs voisins européens. Ils avaient été en Algérie, et ceci déjà avant 1830 où, à cause d'un coup d'éventail, les Français commencèrent une longue et difficile conquête. Au cours du XIX^e siècle, les Allemands vinrent de plus en plus nombreux et suivirent avec attention les étapes de la colonisation, qu'ils relatèrent dans leurs publications.

Si ces faits ne sont pas connus, c'est uniquement parce que personne ne s'y est encore intéressé (1) et qu'il n'est pas facile de rassembler les textes. La recherche de documents que j'ai entreprise il y a quelque temps déjà, a révélé à ma propre surprise l'existence d'un corpus important. Parmi les auteurs de ces relations de voyage, on trouve des noms fameux comme celui du Prince Pückler, l'auteur de récits de voyage le plus célèbre de la première moitié du XIX^e siècle, et celui de Karl Marx. Mais tous les autres, qui sont maintenant oubliés et qui, même à leur époque, étaient souvent inconnus du grand public, présentent pour nous un intérêt de même importance : en effet, on peut être particulièrement reconnaissant du fait que des gens de condition sociale et de profession très diverses aient retenu par écrit leurs impressions de voyage : des aristocrates, tels des princes, des barons et des nobles dames, tout comme des simples soldats de la légion étrangère, des botanistes, des zoologistes, des minéralogistes, des médecins ou bien encore, tout simplement, des touristes. Si l'on rassemble leurs observations, on peut reconstituer une image détaillée de l'Algérie à partir de la fin du XVIII^e siècle et suivre son évolution, telle que les Allemands l'ont vue et commentée.

L'analyse de ces documents est intéressante sur bien des plans. Tout d'abord pour les Allemands eux-mêmes : en effet, par tout ce qu'ils observent, à travers les intérêts qui les habitent au départ de chez eux, à travers la façon dont ils sont confortés dans l'opinion qu'ils ont de l'Algérie ou dont, au contraire, ils en changent et enfin, à travers leur façon de relater tout ce qu'ils voient et tout ce qui leur arrive, ces voyageurs en disent avant tout long sur eux-mêmes, ce qui peut nous aider grâce à ce miroir à mieux nous voir et donc à mieux nous comprendre.

D'autre part, les observations et les jugements qu'ils ont transmis sont importants pour le pays qu'ils ont traversé. Ces Allemands qui arrivaient en Algérie au XVIII^e siècle ou au XIX^e siècle n'y venaient pas, contrairement aux Français, en conquérants. Leur regard est donc par définition plus distant mais aussi plus neuf, plus libre de préjugés que celui que l'on trouve dans les nombreuses publications d'auteurs français de l'époque. Ceci ne veut pourtant pas dire que les voyageurs allemands aient été indifférents au pays dont ils parlent. Au contraire, ils sont tous enthousiasmés par l'Algérie et ils se préoccupent de sa destinée avec un engagement personnel qui les mène souvent à critiquer les colonisateurs.

Pour l'Algérie d'aujourd'hui, ces relations de voyage sont des sources historiques qui présentent un double intérêt : d'une part, on y trouve des descriptions et des représentations (dessins, photos) qui conservent les traces d'une époque passée au cours

de laquelle, à partir de 1830, le caractère de ce pays arabe et musulman n'a pas été beaucoup respecté, c'est le moins qu'on puisse dire. D'autre part, la lecture de ces textes met en évidence les constantes et les caractéristiques qui sont propres à ce pays et à sa population et qui résistèrent à 130 ans de domination coloniale. Ce sont des sources d'information qui ne devraient pas être négligées par celui qui voudra écrire une histoire de l'identité nationale. Pour les germanistes algériens, ce serait un travail intéressant et utile que de les exploiter.

Ma conférence se donne pour but de permettre un premier accès à ce corpus de textes et d'en analyser quelques aspects particulièrement intéressants.

Il se pose tout d'abord un problème de méthode comme pour l'analyse de tout récit de voyage. Ce problème peut se résumer dans le paradoxe suivant : tout récit de voyage est le résultat de deux voyages : celui du corps présuppose un voyage de l'esprit.

Chaque voyageur arrive dans le pays dont il entreprend la découverte avec, dans la tête, une certaine image qu'il s'est formée par les lectures traitant de ce sujet. A côté des informations précises sur des détails qui lui sont transmises de cette façon, d'autres entrent en jeu et l'atteignent de plusieurs manières : ce sont les idées générales, les jugements tout faits, les clichés, comme chaque peuple s'en crée d'un autre. Ces simplifications sont commodes, car elles permettent de donner à la complexe réalité d'une culture étrangère une structure simple. Cependant, elles cachent dans leur principe de réduction le danger de remplacer la réflexion personnelle et d'être utilisées à des fins purement polémiques.

Vue sous cet angle, la longue série de relations de voyage qui nous intéresse peut être analysée comme un procès permanent de la confrontation de l'individu qui fait un voyage en Algérie et en voit la réalité, avec ce qu'il a emmagasiné dans sa tête.

Qu'il voie se transformer ce que les autres avant lui ont observé ou bien qu'il fasse d'autres expériences qui soient en contradiction avec ses lectures — son voyage sera toujours double. L'intelligence des voyageurs sera facile à mesurer suivant le degré de conscience qu'ils auront du lest mental qu'ils traînent avec eux : on observera dans quelle mesure ils arrivent à garder un regard lucide, malgré les points de vue et les jugements étriés dont ils ont hérité ; il se peut aussi que, comme provoqués par ces pré-informations, ils sachent s'en détacher tout à fait ; l'autre extrême, dans la négative, étant qu'ils ne remarquent même pas qu'on leur a colé des lunettes sur le nez et qu'ils se contentent de répéter ce qu'ils ont lu ou entendu dire.

Toutes ces réactions sont pour notre étude d'un intérêt égal ; car même le plus intelligent aura des moments de faiblesse où sa lucidité lui fera défaut et, d'autre part, le touriste moyen ne pourra pas toujours empêcher les contradictions de la réalité de troubler la clarté de ses images d'Epinal.

Vouloir analyser la littérature allemande de voyage sur l'Algérie signifie donc reconstruire comme un processus dialectique le processus de la confrontation existant entre, d'un côté, la thèse que sont les idées reçues et les descriptions préexistantes, et, de l'autre côté, l'antithèse représentée par la vision personnelle des choses et les éventuelles corrections qu'elle entraîne : Ce processus aboutit toujours à de nouvelles synthèses. Cette synthèse fera partie de la thèse des voyageurs suivants et apportera ainsi de nouvelles forces dynamiques aux trois étapes du raisonnement dialectique.

*
**

Les récits des voyageurs allemands datent de deux époques très différentes de l'histoire de l'Algérie : l'époque ottomane et celle de la colonisation française. Jusqu'en 1830, l'Algérie n'était pas seulement pour le voyageur européen un pays hermétiquement refermé sur lui-même, ce qui normalement ne fait qu'exciter la curiosité des aventuriers, mais encore était-ce un pays que l'on avait tout intérêt à éviter. Le long de la côte entre le Maroc et la Tunisie, le danger pour la liberté et la vie était trop grand, comme en témoignent les noms que lui donnent toutes les nations de la chrétienté qui parcouraient les mers : la Côte des Pirates, l'Etat pillard, la Barbarie, l'Etat barbaresque. C'est d'Alger que partaient « les navires de corsaires vers leurs sombres équipées » ; « leur butin humain était réduit en esclavage et dépérissait dans un pays cruel au milieu des ennemis de la Foi ». Qui donc se serait approché de son plein gré de cette côte ?

Il n'y avait que peu d'Européens qui étaient assez courageux pour s'y risquer. C'était des membres du personnel des consulats européens qui étaient accrédités auprès du Dey d'Alger. Leurs récits sont pour nous d'un grand intérêt parce que ces gens restaient plusieurs années dans le pays et ils pouvaient donc en acquérir une connaissance approfondie.

Le baron von Rehbinder a rassemblé son savoir sur le pays en trois volumes portant le titre « Nouvelles et remarques sur l'Etat algérien », parus de 1798 à 1800 (2). Il est imprégné des idées du siècle des Lumières. Le but principal de son ouvrage est donc de combattre les préjugés existants sur l'Algérie, l'état pirate, et de prêcher la tolérance face aux autres religions. La peur de ce pays était systématiquement entretenue avant tout par des ecclésiastiques et des missionnaires catholiques, par l'inter-

médiaire d'écrits arborant des titres pseudo-scientifiques (3). Von Rehbinder, qui ne mâche pas ses mots, caractérise leur contenu comme étant « un sordide mélange de théologie de moinillons et d'idiotie » (t. I, p. 11). A son avis, les auteurs de ces pamphlets font tout pour « décrire les mœurs, la religion et les habitudes de vie des autochtones comme étant repoussantes, répugnantes et abjectes. L'incroyance seule des indigènes leur aurait suffi à trouver toute organisation et aménagement d'ici imparfaite et condamnable ; ce qui ne naît pas de la fois est impie, ainsi radote le missionnaire bigot ; la seule chose qui soit encore plus condamnable et insupportable, c'est que les indigènes traitent des fidèles des Européens chrétiens comme des esclaves nègres, alors qu'ils devraient savoir qu'agir de cette façon est un droit réservé aux pieux et puissants Européens, qui, étant les justes maîtres de la terre, en ont le droit absolu et exclusif ». (t. I, p. 9).

Avec adresse et beaucoup d'ironie, von Rehbinder retourne les accusations contre les auteurs eux-mêmes ; il s'en prend à la pratique esclavagiste des états européens et, comme incidemment, met à nu le caractère arrogant et abusif du colonialisme européen.

A travers cet honteux commerce de personnes humaines, les indigènes se révélaient et se révèlent encore au vrai missionnaire sous le jour le plus odieux. Ils décrivent le comportement des Musulmans envers leurs esclaves chrétiens d'une façon verbeuse et exagérée : Ils prennent quelques exemples d'actes de cruauté et d'injustice qui se produisent ici pour en faire la preuve irréfutable que les indigènes traitent ainsi leurs esclaves en général. Ils en déduisent que les habitants de la Barbarie méritent bien les noms de Barbares et de monstres. Non seulement cherchent-ils à rapporter dans leurs écrits en exagérant et en la plaçant sous un jour odieux toute description de la dureté, de la cruauté et de la barbarie des indigènes, mais encore se croient-ils permis d'y rajouter de loin en loin parfois des fables et des inventions de leur propre cru, avec la pieuse intention d'animer par là et d'augmenter la pitié et l'indignation des fidèles européens. (T. I, pp. 9-19).

Von Rehbinder répond à toute ces médisances et ces horreurs en donnant une description détaillée des faits. Il n'embellit pas les souffrances auxquelles l'emprisonnement et l'esclavage peuvent être liés. Mais il montre aussi que, tout d'abord, le nombre de l'ensemble des esclaves qui se trouvent à Alger est bien inférieur à celui qui est souvent donné et que, du reste, le sort réservé aux victimes des pirates ne concerne qu'une petite partie des esclaves : la plupart des esclaves chrétiens sont ce que l'on appelle des

Oranistes, des déserteurs de la garnison espagnole d'Oran et de Merselkebir qui y avaient été envoyés d'Espagne pour y purger une peine et qui ensuite avaient justement préféré « l'esclavage algérien à l'esclavage espagnol » (394). De cette bande de canailles et d'aventuriers, parmi lesquels, à côté des Espagnols et des Italiens — qui étaient les pires —, se trouvaient également des Français, des « Anglais, des Suisses, des Polonais et des Prussiens » (t. I, p. 394), on avait fait des esclaves au service de l'Etat à Alger. Bien que Von Rehbinder ne peut s'empêcher de les désigner sous le nom de « rebut de la plupart des nations européennes » (t. I, p. 389), il essaie de découvrir les causes de la situation dans laquelle ils sont : chez les Allemands, il la voit dans la déplorable habitude qu'avaient des Etats prussiens de faire recruter les jeunes gens dans l'armée par des enrôleurs qui usaient « de ruse ou de violence » ; après avoir déserté, ces mercenaires descendaient toujours plus bas. Mais, même ayant atteint le point le plus bas de cette déchéance, ils conservent un « caractère débonnaire, poli et zélé », constate Von Rehbinder qui ne leur refuse pas sa compassion (t. I, p. 391).

La quintessence de son analyse très détaillé du problème des esclaves est très claire et — contrairement au préjugé habituel — elle réduit les accusations des détracteurs européens de l'Algérie en miettes :

... on sera bien forcé de reconnaître que les Européens qui se disent si civilisés et éclairés ont de quoi rougir devant la façon dont des peuples et des nations qu'ils appellent des Barbares, traitent leurs prisonniers de guerre et leurs esclaves. (T. I, p. 415).

Après avoir lu cela, on ne s'étonnera pas du fait que non seulement il se trouve dans le deuxième volume de Von Rehbinder un exposé détaillé et précis sur la religion islamique, mais que l'auteur se soit tellement familiarisé par exemple aux habitudes et aux façons de penser de la société algérienne qu'il arrive à comprendre la façon de ce comporter vis-à-vis des femmes, ce qui posait des difficultés à ses collègues européens. En racontant un incident auquel il avait assisté, il démontre magistralement combien il était normal qu'un musulman ait été blessé par la réflexion dite sans méchanceté, mais à la légère par un Européen (t. I, pp. 627-630, note).

De même il n'est pas surprenant qu'un livre aussi éclairé qui ne ménage ni les autorités d'Etat, ni les autorités d'église de l'Europe, ne soit pas bien accueilli par tous : dans l'avant-propos au troisième volume, von Rehbinder rapporte que son livre, « à cause de cette deuxième partie [consacrée à la religion islamique] fait partie, dans plusieurs régions d'Allemagne, des

livres interdits. » Le premier volume fut également considéré comme dangereux et von Rehbinder s'attend ce que le troisième suive le même chemin (t. III, p. ix).

Les efforts entrepris par la censure pour empêcher que les idées toute faites soient corrigées n'aboutirent pas. L'ouvrage fut non seulement remarqué par les spécialistes et analysé dans les comptes rendus, mais encore il servit de base, en 1819, à la rédaction de l'article sur l'Algérie dans une des premières encyclopédies allemandes. Dans cet article, la question de l'esclavage est traitée tout à fait dans l'esprit de von Rehbinder et on peut y lire la laconique constatation suivante : « Le traitement infligé aux esclaves n'est en général pas rigoureux et leurs tâches ne dépassent que rarement leurs forces. » (4) Von Rehbinder, le rationaliste, pouvait-il attendre une récompense plus grande que de voir ses observations, par l'intermédiaire du dictionnaire de conversation, atteindre le plus grand nombre possible de lecteurs ?

1830 : une nouvelle époque s'ouvre pour l'Aglérie et pour les voyageurs qui attendent depuis longtemps de pouvoir se lancer à la découverte de ce pays qui leur est resté fermé jusqu'alors.

Le vieux cliché de l'Etat barbaresque et pirate ne hante leur mémoire que pour provoquer juste ce qu'il faut de suspense et de pouvoir en jouir sans danger : ils soulignent bien qu'ils pénètrent dans un pays terriblement craint jusqu'à maintenant ; par quelque frisson, il s'agissait d'inspirer au lecteur bien au chaud dans son foyer douillet le respect que réclamait une telle audace.

L'image stéréotypée qui avait été dépassée par l'évolution historique va être remplacée par une autre. Elle doit son origine à une mode occidentale de l'époque, le mythe oriental. Inversement à ceux qui l'on précédé, ce mythe est tout à fait positif, c'est un rêve romantique tel qu'il s'était développé en Allemagne dès le XVIIIème siècle avec le philosophe Herder (5). Avec le « Divan occidental et oriental » de Goethe, qui paraît en 1818, et surtout avec la réception de la mode orientale française, il connaît une extension importante. Le poète Ferdinand Freiligrath, comptable dans un comptoir de commerce qui ne devait jamais quitter le sol de l'Europe du Nord, en deviendra le représentant principal ; grâce à ses œuvres d'un lyrisme débordant, et, en tout premier lieu, grâce à ses « Sandlieder » (Chants du désert), il suscitera l'enthousiasme, même parmi ses collègues poètes les plus célèbres. Cet exotisme transmettait à une société qui se sentait à l'étroit dans la politique de restauration de l'époque, et qui souffrait de la très répandue maladie qui était « la fatigue de l'Europe », des possibilités d'évasion vers un monde aussi riche en couleurs

qu'en aventures, dans lequel même les liens de la pudiponderie pouvaient se relâcher sans risque.

Les ingrédients entrants dans la composition de ce mythe de l'Orient sont vite énumérés : ce sont l'Arabe hospitalier et noble et sa belle monture, le sable fin du désert, le bédoin épris de liberté, sous sa tente, quelques bêtes sauvages, en plus — c'est Freiligrath que je cite — « La Méditerranée... et sur ses rives, un peuple audacieux, beau et pittoresque aux visages bruns et blancs, un coutelas, une lance et un kaftan, des accords de guitare et, sous la sombre nuit des boucles, les yeux de gazelle d'une Anatolienne » (6).

Les voyageurs qui arrivaient à Alger avec de telles espérances n'étaient pas déçus — au moins au début — : tous, ils sont émerveillés par le premier coup d'œil sur le spectacle qu'offre la ville vue du bateau : Dans la baie, comme dans un amphitêâtre, la blanche pyramide de la Casbah, belle dans son étrangeté pour certains ou énigmatique et angoissante pour d'autres ; les vertes collines des alentours où se cachent de splendides villas. Tous les récits de voyage vont commencer par cette scène, avec quelques variantes, et elle envahira jusqu'aux colonnes des articles sur Alger dans les Encyclopédies (7).

Von Maltazan lui dédie un long poème (8). C'est une aristocrate, Mme Rugard qui nous décrit dans le style le plus impressionnant la vue s'offrant à elle à l'arrivée tant attendue sur Alger, dans les années 60 :

Au pied du Sahel, les fins minarets scintillent dans les voiles parfumés d'or et de vert, les blanches coupoles des villas arabes brillent et reflètent merveilleusement les flamboyants rayons du soleil, des centaines de maisons de campagne blanches, de villages accueillants comme taillés dans ce bijou rafraîchissant pour l'œil et pour le cœur qu'est le jeune printemps, légèrement orné de duvet. Puis, un curieux triangle se détache dont la pointe est couronnée par la Casbah. Devant nos yeux s'élève la pyramide blanche comme neige des maisons mauresques d'Alger — la vieille ville de pirates sur un fond de ciel d'un bleu transparent dans le soleil matinal brille, comme si elle était construite du plus pur argent. C'est la beauté dans toute sa plénitude, comme je ne l'avais encore jamais vue se dresser sous mes regards enthousiasmés (9).

Puis, au moment d'accoster, la population orientale fait irruption, les porte-faix envahissent le bateau et se précipitent sur les bagages.

A peine avons-nous posé le pied à terre qu'une centaine d'individus bruns ou noirs, tous vêtus de burnous qui avaient dû être blancs à l'origine, la plupart n'ayant que des

loques sales pendant autour d'eux, se précipitèrent sur mes valises, comme des bandits, en se bagarrant entre eux... Cela dura bien un quart d'heure avant que cinq ou six de ces individus démoniaques n'aient eu raison de leurs rivaux au point que ceux-ci les laissent partir en paix avec les charges, d'ailleurs réparties fort inégalement (10).

Des bateliers aux yeux de braises nous entourent et escaladent le bateau ; ils ont le teint brun, noir ou bronze et portent toutes les sortes de costumes imaginables... Tout n'est que cri, appel et signes de la main ininterrompus. Le pays du soleil nous attend ! (11)

Enfin vient le fourmillement propre à la rue orientale :

Des costumes régionaux de toutes sortes nous entourent — c'est ainsi que le prince Pückler-Mukau commence la description de ses premières impressions — des Kabyles Nègres dans des vestes ressemblant à celle d'Arlequin, noirs venant de l'Atlas, avec des manteaux blancs ; des Maures portant de somptueux costumes multicolores ; des brodées très richement de fleurs et d'étoiles aux couleurs vives ; d'élégant officiers français ; des zouaves et des spahis portant cet uniforme français d'inspiration orientale ; des soubrettes parisiennes ; des femmes mauresques enveloppées dans un grand tissu de lin de façon à ne laisser libres que les yeux, elles ressemblent à des cadavres qui se seraient juste relevés de leur lit de mort pour la ville une dernière fois ; des femmes juives aux jambes nues, des sandales aux pieds, couvertes d'or, sur la tête un tuyau haut de trois pieds, fait avec du fil de fer tressé — tout ce monde auquel se mêlaient de nombreux animaux grouillait autour de nous, un vrai méli-mélo multicolore. (T. I, pp. 28-29).

Mais, en lisant cette description écrite en 1835, on s'aperçoit que d'entrée, la beauté du rêve oriental, est entamée ; une fissure s'ouvre entre le mythe et la réalité : elle est le résultat de la colonisation française qui vient de commencer et elle ira s'élargissant d'année en année. Grâce aux relations de voyage, nous pouvons suivre cette évolution destructive pas à pas.

Avant de pouvoir jouir du spectacle de la pittoresque agitation de la rue principale décrit plus haut qui s'offre à lui à son arrivée en Janvier 1835, le prince Pückler-Muskau découvre un tableau plus affligeant qu'il décrit ainsi :

... dans la rue la plus large de la ville, à droite et à gauche, des maisons sont à moitié en ruines parce que les

Français les ont démolies pour élargir les rues. Il y a donc des tas de gravats et de pierres partout... Maintenant, nous étions devant une maison détruite dont on nous annonça qu'elle était l'hôtel. Je pris peur. En escaladant les gravats avec peine, nous nous engageâmes sous une voûte étroite à moitié à terre... (T. I, pp. 27-29).

La démolition de rues entières n'est que de ce que le prince rencontrera sans arrêt : le palais du Dey dans la Casbah est dans un état lamentable :

... (il a été) dévasté d'une façon éhontée, les arcades ont été condamnées par des murs, les jardins ravagés, et comme il sert de caserne à 13000 hommes, il est aisé d'imaginer dans quel état de saleté et de délabrement il se trouve. Tous les kiosques dorés d'antan, la grande galerie des glaces, les beaux pavés de marbre, ils n'existent plus. (T. I, p. 37).

L'architecte paysagiste célèbre qu'était le prince Pückler-Muskau en Europe devait particulièrement souffrir de voir que les arbres imposants avaient été tous coupés, à de rares exceptions près, ce qu'il pourra constater également par la suite à l'intérieur du pays. Emu, le prince constate : « Même pas l'ombre de la splendeur passée subsiste. » (p. 38). La magnifique maison de campagne que l'on appelle « la maison riche » est occupée par des sous-officiers français : « Les conséquences en sont véritablement tragiques, et une telle dévastation en l'espace de quatre ans me paraît à peine pensable. » (p. 217).

Huit ans plus tard, ce procès s'est avancé, inexorable et systématique. En 1843, le Général von Decker, en visite à Alger, constatera :

Les indigènes ont dû presque tous quitter l'unique faubourg de la ville, Bab-a-Zun, situé devant la porte du même nom, pour faire place à des colons français, pour la plupart des cafetiers, restaurateurs ou commerçants. ... Il reste à peine la moitié des nombreuses mosquées, l'autre moitié a été démolie afin d'agrandir les rues ou bien transformées en casernes... (12).

Douze ans plus tard, les lamentations sur la destruction inconsiderée de l'architecture mauresque tant admirée se transforment en véritables griefs d'accusation. Quand le baron von Maltzan commence en 1853 ses voyages intensifs à travers tout le pays qu'il renouvèlera à plusieurs reprises au cours des 10 années suivantes, il ne rencontre que dévastation systématique de l'ancienne culture. A la place de « ces bonbonnières infiniment belles, harmonieuses, légères, délicates et adorables que l'on

nomme maisons maures » il ne voit que ce que les Français, ces « vandales modernes » comme il les appelle, ont construit, c'est-à-dire : « des lourdes maisons européennes ... ces monstres de bâtiments en forme de casernes que les Français aiment tant » (13). Que ce soit à Alger, Milianah, Blida, Médéa, Tlemcen ou Oran, « la majeure partie de l'Algérie est devenue, en ce qui concerne l'architecture, déjà largement française ». (t. I, p. 184). Et von Maltzan ne s'étonnerait pas si « un tremblement de terre fournissait la preuve que la nouvelle façon française de bâtir n'est pas seulement laide, mais encore non adaptée à ce pays ». (t. I, p. 18).

Suivant l'opinion de von Maltzan, tout ceci est l'expression du mépris, de la manière cavalière avec laquelle les Français « traitent ces gens à l'allure noble, et de la manière dont ils blessent, à chaque occasion qui s'offre, la délicatesse et la sensibilité des autochtones » (t. I, p. 49). « Et ceci est une observation que j'ai pu faire à plusieurs reprises en Algérie : moins les Français ont d'instruction, plus ils haïssent les Arabes ». (t. II, p. 12). Et, étant donné que, suivant une autre constatation de von Maltzan, « cette classe de Français sans instruction, rustre, est malheureusement prédominante ici, en Algérie », (t. II, p. 12) on peut s'imaginer que l'expression « ces cochons de Bédouins » qu'il a si souvent entendue, était en effet monnaie courante.

Mais les Algériens savent se défendre. Le prince Pückler rapport l'anecdote suivante : lors de sa visite dans une maison de belles mauresques — il fallait bien sacrifier au mythe d'un Orient pays de la volupté — une jeune fille répond aux propos indélicats d'un officier français d'une façon tellement pertinente que le soldat, blessé à mort dans sa virilité, s'empressa de fuir cette maison de (dé) plaisir (14).

Von Maltzan cite d'autres exemples non moins frappants. Il raconte la tentative entreprise par un de ses compagnons de voyage, un cuisinier français, qui voulait, en employant la ruse, faire manger de la viande de porc à un Algérien. La ruse est découverte et, pour finir, le Français est l'arroseur arrosé dont tout le monde se moque (t. II, pp.12-13). Il parle aussi d'un touriste allemand que le bureau arabe lui impose pendant un certain temps comme accompagnateur et qui a été sévèrement puni à cause de son racisme : Des Algériens, qu'il insultait sans cesse, au cours d'une chasse où ils devaient l'aider, se vengèrent en « conduisant leur tortionnaire dans un marais où il s'enlisa ; de peur, il lâcha son fusil, qui disparut immédiatement, et y laissant une botte, l'Allemand fut content de sauver sa peau » (t. II, pp. 62-63). Cette punition bien réussie amuse von Maltzan.

Le mythe fabuleux oriental ne fonctionne plus en Algérie, c'est ce que Pücker-Muskau et von Maltzan doivent constater avec amertume. Pücker respire quand il atteint enfin Biserte. Il écrit : L'« intrusion perpétuelle des Français » cesse enfin, tout semble « être un monde vraiment nouveau » (t. III, p. 3). Von Maltzan ne trouvera le caractère naturel et original qu'il cherchait que tout à fait dans le sud algérien, dans le désert qu'il qualifie de « sublime, sacré, paisible et divin » (t. III, pp. 188, 232, 259). Quand il le voit pour la première fois, au clair de lune, il est totalement emporté d'enthousiasme et, dans sa description, il introduira des accents lyriques, voire même des fragments de poésie dont il parsème son texte :

Sous nos yeux se déroulait un spectacle merveilleux, encore jamais vu, que l'on ose à peine rêver. A l'horizon s'étendait le désert, sacré et paisible — image de l'infini. Les vagues délicates, à peine marquées de ses collines de sable en pente douce flottaient telles des bancs de nuages passant bas dans le ciel. Mais un accueil exquis nous attendait à cet endroit. Le désert s'étendait devant nous dans toute son immensité, comme l'océan s'étire jusqu'à chacun des points cardinaux. Et, pourtant, tout près de l'œil enchanté, se dévoila la plus admirable des oasis, étalant sa mer d'arbres verts et en fleurs, ses ruisseaux clairs comme de l'eau de roche qui courent à travers la campagne... Ce fut un des moments les plus forts de ma vie, lorsque moi, qui venais de pénétrer dans l'immuable désert, je fus recueilli par la plus splendide des oasis, illuminée par l'astre nocturne, et introduit dans son ombre hospitalière. (t. III, pp. 97-98).

Mais le désert, le dernier espace que la colonisation n'ait pas encore gâché, est aussi menacé. Si von Maltzan peut trouver la vie orientale originale à Touggourt, que « pas un seul Français n'osait encore habiter » et sur laquelle les auteurs de son guide de voyage ne répandaient que des mensonges en parlant de « luxe fabuleux » — ils avaient dû se fier eux-mêmes à d'autres récits — (t. III, pp. 149-153), il en va bien différemment à Dschelfa. Là, il y a un hôtel dont les meilleures chambres sont occupées par deux Anglaises bizarres, grands amateurs d'absinthe ; le Cheik, qui reçoit dans sa tente, en bordure de la ville, offre aux Européens un repas français, dans le confort d'un salon meublé à la française. « Je fus très déçu » notera von Maltzan (t. III, p. 218).

! *
**

Après les renseignements apportés par ces auteurs, les voyageurs qui leur succéderont ne s'attendent plus à trouver l'Orient en Algérie. Ils devront accepter les changements opérés dans le pays comme des faits, et ils considèrent malgré tout qu'il est

encore suffisamment et merveilleusement africain et oriental. Ceci formera une bonne base psychologique pour le nouveau mythe qui va s'établir. Il caractérise très bien la banalisation que l'Algérie a subi avec la colonisation : l'Algérie est considérée comme un lieu aux vertus curatives — uniquement dans le sens médical, en tant que station thermale, pour les Européens, qui souffrent des bronches et des poumons.

Comme beaucoup d'autres malades, l'aristocrate Mme Rugard y trouvera la guérison à deux reprises et éprouvera une grande reconnaissance envers le pays. Quelques années plus tard, au printemps 1882, ce sera un homme auquel les privilèges de la noblesse sont bien étrangers qui y cherchera la même chose, dans le cadre très simple de la pension Victoria à Mustapha Supérieur ; pourtant, il ne trouvera pas la guérison : il s'agit de Karl Marx. Par contre il laissera à Alger quelque chose d'important qui fait partie de sa légende, « sa barbe de prophète et son abondante chevelure ». C'est le soleil d'Afrique qui l'obligea à faire ce « sacrifice poilu sur l'autel d'un barbier algérien », il l'écrivit à Engels dans sa lettre du 28 avril 1882 (15). Il s'est fait photographe juste avant pour ses filles. Malheureusement, il n'est pas retourné tout de suite après chez le photographe, ce qui fait que nous n'avons aucune photo de lui après cette intervention qui a dû laisser des traces dans sa remarquable physionomie.

Intérieurement, Alger n'a pas changé Marx. Dans son opinion sur le colonialisme français en Algérie telle qu'il l'exprime un an avant sa mort, il peut se rattacher à une longue tradition de voyageurs allemands.

Cela commence dès le début de la conquête d'Alger en 1830. A la suite du Maréchal et Comte de Bourmont, un officier allemand, le prince Schwarzenberg, fils d'un célèbre feld-maréchal, aborde la côte algérienne. Il participe à la conquête depuis les tous premiers moments. Dans le récit qu'il en fait et qu'il publie en 1837, il arrive à la conclusion suivante :

Nous comprenions très bien l'attachement des Arabes à ce pays que nous foulèrent en conquérants. Etant étrangers à leur foi, étrangers à leurs coutumes, on devait trouver en eux d'inconciliables ennemis, et ceci d'autant plus que, contrairement aux Anglais en Inde qui s'adaptent à l'esprit des autochtones, les Français emportent la France et Paris partout avec eux. C'est pourquoi les tentatives des Français de coloniser là où vivent déjà des populations indigènes ont échoué pour la plupart. Les Français... étaient haïs ... partout où ils imposèrent leur autorité. En Allemagne, en Italie, en Espagne ou en Egypte, nulle part ils n'obtinrent de la population le droit de cité. C'est pourquoi,

même si les Français ont conquis l'Algérie, et en comptant autant d'années supplémentaires que la conquête a requis de jours, cela ne suffira pas à affermir cette possession. D'autres officiers allemands se rendront dans les années autrement que par la violence des armes (16).

Voici des paroles vraiment prophétiques auxquelles d'autres, issus de plumes différentes, viendront s'ajouter. D'autres officiers allemands se rendront dans les années suivantes sur le champ de bataille africain — cet aspect serait, à lui tout seul, un chapitre entier du sujet traité ici, et serait digne d'une recherche spécifique.

En 1842, un autre militaire de haut rang, le général de brigade von Decker, au service de sa Majesté le roi de Prusse, dont j'ai déjà parlé, débarque en Algérie. La guerre dure déjà depuis treize ans et, comme il le dit, rien « ne laisse prévoir la fin de cette guerre funestre » (17). Decker en voit la raison principale dans la résistance de la population qui est tellement exacerbée par les abus impardonnables — pour Decker lui-même — des Français (destructions de lieux saints, dévastation du pays, etc.) que « l'appel à la vengeance résonne dans les régions les plus éloignées du pays » : (18).

En Algérie, toute l'Algérie est l'ennemie de la France, tous les habitants qui y reconnaissent leur patrie et qui l'aiment en tant que telle, du plus jeune enfant jusqu'au vieillard. Même les ossements des morts se sont levés contre les Français, car, des tombes violées se dresse le sombre esprit de la vengeance qui enflamme les vivants contre les sacrilèges les poussant à mener une guerre d'extermination sans merci (t. I, p. 243).

Cette conclusion est plus prophétique qu'il n'aurait jamais pu l'imaginer :

Et, malheur aux Français si — ce qui n'est pas impossible — l'esprit de discipline s'établissait parmi les tribus ! Le maréchal Bugeaud dit lui-même qu'ils ne leur manque rien d'autre eux autochtones que de la discipline et de l'organisation pour devenir les guerriers les plus redoutables (t. II, p. 260).

Il ne fallut pas attendre 1954 pour que la vérité contenue dans cette sentence se vérifie. Déjà avec Abd-El-Kader, les Français reçurent une première preuve qui a failli remettre totalement en question la colonisation qui avait si difficilement débuté. L'admiration des Allemands envers l'Emir victorieux est grande : toutes les publications sur lui paraissent à l'étranger (en France, au Danemark) sont traduites immédiatement. Ce sont des œuvres dans

lesquelles s'exprime la « profonde admiration pour la personnalité d'un homme qui a su faire naître au sein de son peuple un sentiment national, donner une nouvelle orientation à leurs idées politiques et poser le germe du bonheur, de la prospérité et de la force, sans pour autant briser violemment les liens à un état antérieur et aux traditions des époques précédentes » (19).

La reconnaissance de ses énormes qualités de conducteur des armées et de figure de ralliement pour son peuple atteint son apogée dans la comparaison de sa personne avec le prodigieux Napoléon Bonaparte (20).

Ceux des voyageurs à qui s'offre l'occasion de rencontrer l'émir le font. Cette chance ne fut pas donné à Pückler-Muskau, mais il peut pour le moins relater en détail l'accueil que Abdalkader réserva en 1835 à un de ses compagnon de voyage, Klimerath, qui le confirme dans son admiration de cet homme extraordinaire, de sa culture et de la noblesse de son comportement (21).

Ni sa défaite, ni son exil ne porteront atteinte à l'estime portée à l'émir. Von Maltzan lui rend visite à deux reprises : en 1854 à Brussa et plus tard à Damas. Ils s'entretiennent de la bataille de la Makta, remportée par l'émir, au cours de laquelle les Français subirent des pertes plus lourdes qu'ils ne le déclarèrent officiellement, comme von Maltzan le constatera en étudiant des documents. Le visiteur allemand est heureux de voir que cet homme fier qui avait lutté pour la liberté, n'avait pas été corrompu par la vie d'oisiveté, à laquelle il est condamné dans son exil et qu'il n'avait pas changé d'opinion en ce qui concerne ses anciens adversaires.

Seul Napoléon III, qui le délivra de captivité jouit de son estime : « el Fransiß okhrin ulkhul kelleb » (tous les autres Français sont des chiens), dit-il à Maltzan (22).

Von Maltzan avait déjà pu constater l'existence de ce « gouffre infranchissable entre tout ce qui était maure et tout ce qui était français » (23). Lorsque, en 1882, Karl Marx arrive de nouveau à Alger pour y passer 3 mois, rien n'a modifié ce bilan, bien au contraire. Par les relations amicales qu'il entretient avec le juge d'appel Fermé, il apprend que les traitements arrogants infligés à la population continuent d'être pratiqués ; entre temps, des choses terribles se passent dans le secret derrière les portes fermées : la police emploie « la torture pour faire avouer les Arabes » (lettre à Engels du 8 avril 1882) (24) ; quant aux juges on attend d'eux qu'ils fassent comme s'ils ne s'avaient rien. Des familles de colons menacent le juge, s'il le faut de mort, si, au cours du jugement d'un Arabe coupable, il ne « ... racourcisse pas aussi une demie douzaine d'Arabes innocents ». Tous ces faits, Marx les commente en les généralisant de la manière suivante :

Là où un colon européen s'établit parmi les « races inférieures », ou ne fait qu'y séjourner pour affaires, il se considère en général comme plus intouchable que le beau Guillaume Premier » (54).

Les autorités françaises maltraitent la population de différentes manières (25). Il n'est pas étonnant, si, face à cette situation qui ne fait que se détériorer depuis le début de la colonisation, Marx constate que les Algériens sont habités d'une « haine des chrétiens et de l'espoir de vaincre définitivement ces mécréants ». Comme le font également — « à juste titre », dit-il — les politiciens algériens, Marx voit dans le « sentiment et la pratique d'une égalité absolue dans le comportement social des Algériens entre eux » une condition importante pour atteindre cette victoire, « une égalité — explicite-t-il — non pas de biens matériels ou de la position sociale, mais une égalité de la personnalité ». A son avis, l'important est encore autre chose et ce'a leur manque : il ajoute entre parenthèses dans sa lettre : « (Pourtant, ils sont perdus sans un mouvement révolutionnaire) ». (Lettre à Laura Lafargue du 14 avril 1882). (26).

L'histoire algérienne a confirmé ce pronostic d'une façon impressionnante. Quant le mouvement nationaliste du pays conquis mais jamais soumis arrivera enfin sous le choc des massacres de mai 1945, à rassembler ses forces d'abord au sein du « Comité révolutionnaire d'unité et d'action » et puis du « Front de libération nationale », alors, les conditions décisives à l'achèvement d'une longue période de colonisation furent réunies.

*
**

Voici donc, comme je l'avais promis, une première analyse de certains aspects de l'important corpus de textes que nous ont laissé des voyageurs allemands sur leur séjour en Algérie aux XVIII^e et XIX^e siècles. Beaucoup d'autres choses seraient à analyser qui apporteraient des résultats non moins intéressants, comme par exemple les aspects touchant les expériences des auteurs avec la population algérienne, sa vie quotidienne, son caractère ; l'intérêt qu'ils portaient à la langue arabe ; leur position face à la foi islamique ; l'Algérie en tant que pays de civilisations anciennes et l'attitude des Français face aux trésors archéologiques ; le jugement qu'ils portent sur la politique coloniale française ; le sort des colons allemands que les Français avaient appelés dans le pays, etc.

Nous avons là un vaste domaine de recherches, duquel il me semble, nous avons tous quelque chose à apprendre : les Algériens des connaissances sur leur propre pays, sur leur histoire et sur les Allemands, les Allemands sur les Algériens et aussi — ce qui n'est pas négligeable — sur les Allemands.

(*) La conférence dont le texte est publié ici a été donnée le 16 mars 1986 au Centre National d'Etudes Historiques (CNEH, Palais de la Culture). L'auteur tient à remercier vivement Monsieur Mohamed Touili, Directeur Général du Centre National d'Etudes Historiques, pour son aimable invitation. Ses remerciements vont également à tous les spécialistes qui, par leur participation intensive à la discussion, l'ont rendue très fructueuse.

(1) Belaïd Doudou, professeur à l'Université d'Alger, est le seul qui, en les traduisant en arabe, se soit intéressé aux principaux textes du XIX^e siècle (von Maltzan, Pfeiffer, etc.).

(2) **Nachrichten und Bemerkungen über den algerischen Staat**, Altona.

(3) Cf. p. ex. : Anon., **Etat des royaumes de Barbarie, Tripoli, Tunis, et Alger, contenant l'histoire naturelle et politique de ces pays ; la manière dont les Turcs y traitent les esclaves, comme on les rachette et diverses aventures curieuses, avec la tradition de l'Eglise pour le rachat, ou le soulagement des captives**, La Haye 1740.

(4) J. S. Ersch — J. G. Gruber, **Allgemeine Encyclopädie der Wissenschaften und Künste in alphabetischer Folge**, t. 3, Leipzig 1819, p. 112 b.

(5) Johann Friedrich Herder, **Ideen zur Philosophie der Geschichte der Menschheit**, Berlin/Weimar 1965.

(6) Lettre de 1838, citée par J. Schwering, **Freiligraths Werke**, Berlin/Leipzig Wien/Stuttgarts, s. d. t. I, p. XLI.

(7) Cf. p. ex. dans **Meyers Konversations-Lexikon**, Leipzig/Wien 41890, t. I, p. 356 a ; **Der große Brockhaus**, Leipzig 181928, t. I, p. 287 b.

(8) **Algier**, dans le recueil **Pilgermuscheln. Gedichte eines Touristen**, Leipzig 1863, pp. 79-87.

(9) **Aus Welt und Herz. Reisebriefe**, Elbing 1877, p. 87.

(10) Fürst Pückler-Muskau, **Semilasso in Afrika**, t. I, Stuttgart 1836, pp. 26-27.

(11) Op. cit. (Note 9), p. 87.

(12) Carl von Decker, **Algerien und die dortige Kriegsführung**, t. I, Berlin 1844, pp. 185 et 187.

(13) Heinrich Freiherr von Maltzan, **Drei Jahre im Nordwesten von Afrika. Reisen in Algerien und Marokko**, t. I, Leipzig 1863, pp. 15 et 18.

(14) Op. cit. (Note 10), pp. 134-135.

(15) Karl Marx - Friedrich Engels, **Werke**, t. 35, Berlin 1967, p. 60.

(16) **Rückblicke auf Algier und dessen Eroberung durch die königlich-französischen Truppen im Jahre 1830. Von einem Offizier aus dem Gefolge des Marschall Grafen Bourmont**, Wien 1837, p. 148.

(17) Op. cit. (Note 12), t. II, p. 260.

(18) Op. cit. (Note 12), t. I, p. 306.

(19) A. W. Dinesen, **Abd-el-Kader und die Verhältnisse zwischen Franzosen und Arabern im nördlichen Afrika**, aus dem Dänischen übersetzt von August von Keltch, Berlin/Posen/Bromberg 1840, p. iii.

(20) A de Lacroix, **Geschichte von Abd-el-Kaders politischem und Privatleben**. Nach Mittheilungen von N. Manucci, der zwei Jahre in Abd-el-Kaders Zelte gelebt hat, Grünberg 1846, pp. 230-231.

(21) Op. cit. (Note 10), t. II, pp. 158-172.

(22) Op. cit. (Note 13), t. I, pp. 283-285.

(23) Op. cit. (Note 13), t. II, p. 91.

(24) Lettre à Engels du 8 Avril 1882, Ed. cit. (Note 15), p. 54.

(25) Cf. p. ex. la lettre à Engels du 18 avril 1882, Ed. cit. (Note 15), pp. 57-58.

(26) Ed. cit. (Note 15), p. 309.

Note additive à la Conférence de Mr E. Ruhe

Les textes allemands sont à rechercher pour bien examiner les témoignages français, souvent sources utilisés par les observateurs comme le signale bien S.R. Nebia (1) à propos de l'affaire d'El Ouffia.

C'est ainsi qu'en se référant à H. Haubert : Mémoire d'Alger ou journal d'un allemand dans les rangs français, 1844, l'auteur apporte d'utiles précisions. Il en est de même également d'une autre source, celle de A. Jager, général von Schlumb : « l'Allemand à Alger, ou deux ans de ma vie, Stutgard, 1834.

Dj. SARI

Jäger, Schlumb !!

(1) Voir El Moudjahid du 25 mai 1982 : contribution à l'affaire d'El Ouffia.